

# Peuple des bois, peuple des blés

Paule Petitier

CERILAC – Université Paris Diderot

Lors de la première rencontre de Tiennet et de Thérènce, alors qu'ils sont tous les deux encore enfants, s'échangent des propos décisifs. À Tiennet qui lui demande de quel pays elle est, Thérènce répond : « Je ne suis pas d'un pays. Je suis des bois, voilà tout. ». Et Tiennet lui réplique : « si vous êtes des bois, je suis des blés<sup>1</sup> ». La réponse de la petite fille indique le nomadisme de sa famille, qui se déplace de chantier forestier en chantier forestier, sans être domiciliée dans un lieu particulier. Mais la réplique de Tiennet, rebondissant sur la formule, en déplace le sens en construisant une opposition sur un plan non plus géographique, mais quasi-ethnique entre un peuple des blés et un peuple des bois.

Dans un article consacré aux romans champêtres de Sand, Reinhold R. Grimm, distinguait deux modèles successifs chez cet auteur : un premier pendant les années 1840, qui mettait en scène les relations entre différentes classes sociales (*Le Compagnon du tour de France, Jeanne, Le Meunier d'Angibault*), un deuxième après 1848, ne représentant plus qu'une seule classe et construisant des intrigues qui, même si elles reposent sur des différences sociales internes à la classe paysanne, tiennent surtout à des problèmes moraux plus traditionnels. « La réduction des protagonistes aux représentants d'une seule classe ne permet plus d'utiliser un amour exemplaire pour mettre en œuvre la fusion des classes. L'appel social direct n'est plus possible et les conflits romanesques redeviennent des conflits de toujours qui n'ont rien à voir avec l'inégalité de la société présente<sup>2</sup>. » *Les Maîtres sonneurs* paraît à Reinhold Grimm le point final de cette évolution avec son intrigue dont le ressort principal est l'opposition entre deux types de populations rurales. L'observation minutieuse de la façon dont Sand caractérise ces groupes confirme-t-elle l'opinion de Reinhold Grimm sur la dépolitisation d'une romancière qui se détournerait après 1848 d'un certain réalisme social ? L'apparente naturalisation des protagonistes tend-elle de façon univoque à construire entre eux une pure différence de mœurs liée à leur mode de vie et à leur habitat au détriment de toute problématique sociale ?

---

<sup>1</sup> George Sand, *Les Maîtres sonneurs*, édition présentée, établie et annotée par Marie-Claire Bancquart, Gallimard, collection « Folio », 1979, p. 77. Toutes les références de pages, données par la suite entre parenthèses après la citation, renverront à cette édition.

<sup>2</sup> Reinhold R. Grimm, « Les romans champêtres de George Sand : l'échec du renouvellement d'un genre littéraire », dans *Romantisme*, 1977, 16, p. 69.

## Ceux des blés

La différence entre ceux des blés et ceux des bois apparaît d'abord sur le mode du contraste entre nomades et sédentaires.

Cultivateurs, les gens de blés vivent dans des maisons et ne s'en éloignent pas :

Vous savez que, dans le pays d'ici, nous ne courons guère au loin, surtout ceux de nous qui se donnent au travail de la terre, et qui vivent autour des habitations comme des poussins alentour de la mue. (p. 97)

Le grand-père de Brulette n'est pas un paysan mais un tailleur de pierre, métier qui le rattache à l'évidence à l'habitat sédentaire. Le village où ils demeurent est Nohant, presque invisible dans le roman, car l'action est polarisée par une autre paroisse, Saint-Chartier, seulement à 3 km de Nohant. Cette distance minimale suffit à créer un peu de circulation dans le monde des sédentaires, surtout à la période où les enfants suivent le catéchisme à Saint-Chartier. Pourquoi cette localisation ? Sans doute parce qu'il y a à Saint-Chartier un château féodal qui jouera son rôle dans la dernière partie du roman. Dans ce roman situé avant la Révolution, c'est une façon d'inscrire l'emblème du pouvoir d'alors dans le paysage. Premiers déplacements, les trajets Nohant-Saint-Chartier inscrivent dans le texte le caractère positif du mouvement, lié à une forme d'éducation, de joyeuse sociabilité et de liberté.

La sédentarité va clairement de pair avec la question de la propriété foncière et de l'héritage. On apprend très tôt que le grand-père de Brulette possède sa demeure et qu'il en loue une partie à la mère de Joset. Brulette, sa petite-fille, est aussi sa seule héritière. Quant à Tiennet (celui qui tient, le petit propriétaire ?), son père lui remet après sa première communion la jouissance de l'héritage venu de sa mère. Un assez grand flou règne sur la famille d'Étienne, ce qui tend à le faire apparaître comme un propriétaire indépendant, travaillant pour lui-même. Il le relève d'ailleurs, le goût du travail est fortement stimulé même chez les tout jeunes par le fait d'être intéressé au profit qu'on produit : « la jeunesse a besoin d'un grand courage pour se priver de plaisir au profit des autres, il ne lui en faut guère pour se ranger à ses propres intérêts » (p. 79) De même la question de l'héritage est importante pour expliquer la conduite de l'aubergiste Benoît et la nécessité de dissimuler son mariage avec Mariton.

Pourtant, tous n'ont pas la qualité de propriétaire au pays des blés. Justement, ceux qui sont obligés de louer leur résidence dessinent une catégorie de défavorisés. Parmi les personnages principaux, c'est le cas de Mariton, veuve (ou fille-mère ? nulle mention n'étant faite de la famille paternelle), qui se loge chez le père Brulet. L'inégalité paraît compensée par l'intégration des démunis dans de pseudo-relations familiales (Mariton et son fils forment une sorte de famille recomposée avec le vieux Brulet et sa petite-fille). Mais le registre affectif ne dissimule pas complètement les relations de subordination sous-jacentes. Celles-ci apparaissent de façon plus criante quand, Mariton étant partie à l'auberge du Bœuf couronné, la mère Lamouche la remplace et « se dépêch[e] de servir les Brulet comme si

elle eût été à leurs gages » (p. 80). Les relations locataire-propriétaires manifestent les différences sociales et les accroissent puisqu'elles font de Brulette une sorte de privilégiée, dispensée des tâches les plus dures, que prend en charge la mère Lamouche, alors même que son quasi-frère Joset devient un prolétaire agricole. L'édulcoration des inégalités par les liens sentimentaux est en effet temporaire. Passée l'étape de la première communion, qui marque la frontière entre enfance et âge adulte (dans un monde où l'adolescence n'existe guère), l'illusion de l'idylle champêtre au pays des blés se dissipe. C'est le moment où Mariton prend la résolution de devenir servante d'auberge pour se constituer quelques ressources pour ses vieux jours, tandis qu'elle place son fils comme *bouaron*, valet de bœufs, au plus bas de la hiérarchie des ouvriers agricoles. Les locataires désormais se louent eux-mêmes, pire, risquent de se vendre. Servante d'auberge est en effet un métier qui déconsidère la personne qui l'exerce tant il passe pour proche de la prostitution.

Le monde des blés apparaît donc en fin de compte comme une société qui ne laisse pas grand espoir à ceux qui sont exclus de la propriété. Certes le personnage de Joset est vu comme un « égoïste » par Brulette (p. 90), qui fait adopter son point de vue à Tiennet. Mais il n'est pas indifférent qu'elle emprunte au vocabulaire du curé un terme qui sert à discréditer les difficultés qu'ont les pauvres à simplement affirmer leur droit de vivre. Par-delà ce jugement des nantis, le récit laisse percevoir dans Joset un miséreux plus qu'un misérable (au sens moral). Comment lui reprocher son peu d'entrain au travail des champs, après que Tiennet a expliqué le sien par le fait qu'il travaillait pour son propre profit ? Joset, celui dont l'esprit est fermé au catéchisme, celui qui a des difficultés à s'exprimer verbalement, et passe pour un simple d'esprit, est étranger au monde des blés, peut-être parce qu'il n'a pas de place au soleil dans ce monde. Même lorsqu'il s'est découvert un talent qui devrait lui permettre de gagner sa vie, il se heurte à ceux qui ont transformé la profession de maître sonneur en privilège et qui entendent restreindre celui-ci à un petit groupe. La musique aussi dans le monde des blés est une propriété, et Joset en est exclu comme de la propriété foncière. Les cornemuseux berrichons vont tout faire pour empêcher Joset d'exercer leur métier, y compris essayer de le tuer. Leur sens exacerbé de la propriété se dévoile comme l'analogie de l'oppression féodale : ce n'est pas pour rien sans doute que l'initiation a lieu dans les souterrains du château fort de Saint-Chartier.

La narration à la première personne, donnant à lire ce monde par les yeux de l'héritier Tiennet, édulcore ces âpres rapports créés par la propriété dans le monde des blés. Ils sont néanmoins aisément perceptibles dès lors que l'on se met à soupçonner le leurre qu'opère cette focalisation.

## **Ceux des bois**

C'est avec un art consommé que George Sand agence le contraste entre des deux « mondes » dont l'épisode précoce de la rencontre fortuite entre Tiennet et Thérènce a posé l'existence.

L'étanchéité des deux mondes est marquée par les lieux où apparaissent d'abord les représentants du peuple des bois. Ils ne se détachent pas dans un premier temps du milieu auquel ils appartiennent. Ils ne se glissent en Berry que par des îlots forestiers : c'est dans la forêt de Saint-Chartier, où il s'est perdu, que Tiennet aperçoit pour la première fois les mules et le clairin, animaux si étranges qu'il ne parvient pas d'abord à les identifier. C'est sous des arbres qu'Huriel donne ses rendez-vous à Joset (sous le chêne bourru, sous l'orme rateau). Si l'on y repense, la toute première rencontre de Tiennet et de Thérance avait pour cadre un « chemin creux » (p. 75) c'est-à-dire un « chemin encaissé, resserré entre des talus ou des haies » (TLF).

L'opposition entre les deux peuples est renforcée par l'assignation d'un registre nocturne à ceux des bois. La romancière exploite la continuité du couvert des bois avec celui de la nuit, et fait des heures nocturnes les moments privilégiés des apparitions d'Huriel. Les personnages qui appartiennent aux bois portent sur eux-mêmes la marque de cette obscurité, telle la pâle et brune Thérance, qui porte un signe noir près de la bouche, ou le visage noirci de charbon d'Huriel.

Le monde des bois apparaît ainsi comme une autre face du réel. Pour ceux des blés, la forêt est un lieu étranger et étrange, où ils s'égarerent, un lieu triste et sauvage qui s'oppose à celui de la culture. Le sous-bois de la forêt de Saint-Chartier où se perd Tiennet n'est « que ronces et fretats, chemins défoncés et ravines d'une bourbe noire et légère, où l'on [...] s'enfonc[e] jusqu'aux genoux quand on s'écart[e] un peu du tracé » (p. 98). Dans le nom d'« Huriel », on entend la hure du sanglier, l'animal qui figure le comble de la brutalité sauvage. D'ailleurs, lorsque Tiennet s'est de nouveau perdu, dans la forêt de Saint-Alleu, en Bourbonnais, alors qu'il tente de suivre Thérance et de parvenir jusqu'à Huriel, la nuit où celui-ci a tué Malzac, il se fie à un bruit dans les fourrés qui se révèle être non celui des pas de la jeune fille mais celui d'un sanglier.

Les bois apparaissent ainsi d'abord sous l'aspect d'une altérité inquiétante, dont l'expérience déstabilise les repères de la psyché campagnarde. Entrer dans la forêt constitue pour Tiennet comme une incursion dans l'envers du monde habituel dominé par la conscience et la raison humaines, dans un univers parent du conte, qu'évoquent d'ailleurs les ronces dont sont envahis les sous-bois. La forêt révèle la face nocturne et dionysiaque du monde, qu'on retrouvera plus tard dans les romans de Giono et de Bosco, en particulier dans la très belle scène où Tiennet entend pour la première fois la cornemuse et se retrouve au milieu d'un troupeau bondissant de *bêtes* qu'il ne parvient pas à identifier, c'est-à-dire non d'animaux précis mais d'une nature enchantée (p. 100).

L'altérité de la forêt correspond aussi à un autre rapport sensoriel avec le monde, fondé non essentiellement sur la vue, comme dans la campagne diurne et ouverte, mais sur l'ouïe et aussi l'odorat. Le monde nocturne fait éprouver à Tiennet la vie propre de la nature et sa dimension sensible, esthétique, à travers la musique, ou le parfum des plantes (p. 272).

Enfin, le voyage qui conduit Tiennet et Thérance vers les forêts du Bourbonnais dramatise l'altérité des deux pays en reprenant les *topoi* du passage périlleux : le risque

d'agression par la troupe de muletiers brutaux rencontrés à la nuit dans le bois, l'orage, la rivière débordée au gué dangereux.

Pourtant contrairement à ce que l'on pourrait déduire de cette construction reposant essentiellement sur les données d'un imaginaire anthropologique, le roman inscrit aussi dans sa trame la réalité sociale d'un peuple des bois dont les travaux d'historiens actuels attestent l'existence à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, époque où se déroule l'intrigue. Ainsi le livre de Sébastien Jahan et Emmanuel Dion, *Le Peuple de la forêt. Nomadisme ouvrier et identités dans la France du Centre-Ouest aux Temps modernes* (PUR, 2003), montre-t-il l'existence aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles d'une population ouvrière en partie complètement nomade liée à l'exploitation des chantiers forestiers du Centre-Ouest de la France, composée de divers corps de métiers, charbonniers, bûcheurs, fendeurs, voituriers, qui tend du moins dans cette zone géographique à se sédentariser à la fin de la période considérée. Les auteurs de ce livre reconnaissent d'ailleurs une certaine pertinence historique à la représentation qu'en donne George Sand dans *Les Maîtres sonneurs*.

La première rencontre de Tiennet et de Thérance ne gomme pas la perception spontanément dévalorisante du nomade par les sédentaires. Thérance et son père voyagent avec « une petite charrette, très chargée de mobilier » (p. 75) traînée seulement par un âne. Cette première vision construit d'eux une vision un peu misérable : ils apparaissent comme de pauvres migrants, même pas dotés de l'animal adéquat pour transporter leur chargement. La petite fille dormant dans la charrette semble de plus malade. L'évaluation de cette situation en termes d'infériorité sociale transparait bien dans la réaction du père de Tiennet qui, certes, offre l'aide de son cheval avec serviabilité et égards pour son prochain, mais reste complètement indifférent au destin des gens qu'il a croisés :

Ça doit être des Marchois ou des Champenois, car ça a un accent étranger ; mais j'étais si occupé de voir si cette jument a un bon coup de collier, que je ne me suis point intéressé à autre chose. (p. 79)

Quant au personnage d'Huriel, il redouble le nomadisme de sa famille qui passe de chantier en chantier par son métier de muletier au début du roman. Cette profession active les conflits traditionnels entre sédentaires et nomades, pasteurs et agriculteurs, lors de l'épisode où ses mules s'introduisent dans les champs cultivés et gâtent la récolte. Dans l'altercation qui l'oppose alors à Tiennet s'inscrit la tension entre deux types de propriété : la propriété foncière et la propriété des troupeaux. À ce stade, le nomadisme n'est déjà plus lié à l'idée de misère. Les historiens du *Peuple de la forêt* nous apprennent d'ailleurs que la profession de voiturier était l'une des plus lucratives des métiers des bois. De plus si l'on en croit les impressions de Tiennet, le troupeau de mulets est considérable, il est question de 200 bêtes (p. 100) la première fois qu'il les aperçoit. À quel type de transport ces mulets sont-ils employés ? Le texte n'est pas bavard mais fournit tout de même une indication par le biais de Joset : « C'est par aventure, raconte-t-il, que je me suis trouvé en rencontrer [des muletiers] dans la forêt de Saint-Chartier, où ils faisaient halte, pour gagner Saint-Août, et du nombre était celui-ci, qui s'appelle Huriel, et qui est demandé, à présent, aux forges

d'Ardenes, pour porter du charbon et du minerai. » (p. 133) Ardenes, entre Châteauroux et La Châtre, est depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle l'une des plus grosses usines sidérurgiques du royaume, qui utilise le charbon de bois pour fondre le minerai. Huriel en tant que voiturier relie donc les chantiers forestiers où l'on fabrique du charbon au site industriel qui l'utilise. On comprend ainsi que le peuple des bois ne correspond pas uniment à un groupe plus archaïque que le peuple des blés, mais représente une population orientée par la destination de sa production vers la modernité industrielle. À propos des travailleurs des bois, Jahan et Dion parlent de « proto-ouvriers » (§7 de la « Conclusion », <https://books.openedition.org/pur/11201>).

Le métier de muletier exprime dans le roman une relation d'antagonisme et d'incompatibilité entre peuple des bois et peuple des blés. Dans la mesure où le roman s'oriente vers une forme d'alliance de l'un et de l'autre, il convient donc qu'Huriel ne reste pas muletier et même que cette profession soit évacuée symboliquement. C'est ce qui se produit à l'occasion de la querelle avec Malzac, de son meurtre involontaire et, à la suite, du changement d'activité d'Huriel. Huriel devient fendeur, c'est-à-dire qu'il débite le bois en planches. À la fin du roman, la famille Huriel travaille dans la forêt du Chassin pour un entrepreneur qui a fait marché avec la marine du roi (p. 355).

À la différence des paysans pris dans la structure de la petite propriété individuelle, les forestiers par la nature même de leur travail sont étrangers à celle-ci et voient leur activité s'inscrire sur une autre échelle, celle de l'entreprise privée de taille conséquente, ou celle de l'État.

## Un peuple meilleur ?

La confrontation du pays des blés avec celui des bois permet à la romancière de construire une critique de l'un par l'autre. À travers les muletiers, les mœurs brutales et sans scrupules des habitants des bois sont dénoncées et font l'objet d'une sanction interne par le biais du combat et de la mort de Malzac dont le nom seul programme cette catharsis. Cependant, il me semble que la critique symétrique, du pays des blés à travers celui des bois est beaucoup plus importante.

C'est d'abord par la bouche d'Huriel une critique du confinement du monde rural, de l'enfermement et de l'immobilisme de sa population :

Vous êtes une race de colimaçons, humant toujours même vent, et suçant même écorce ; car vous pensez que le monde finit à ces collines bleues qui cerclent votre ciel, et qui sont les forêts de mon pays. (p. 140)

Le Berrichon, je le sais, est une pierre qui roule d'un sillon sur l'autre, revenant toujours sur celui de droite quand la charrue l'a poussé pour une saison sur celui de gauche. Il respire un air lourd, il aime ses aises, il n'a point de curiosité ; il chérit son argent, et ne le dépense point ; mais il ne sait pas l'augmenter, et n'a ni invention ni courage. (*ibid.*)

Dans la bouche d'Huriel l'éloge du mode de vie forestier prend des accents rousseauistes, célébrant « la liberté, les beaux pays sauvages, la vivacité des esprits » par contraste avec le matérialisme pesant, résultat d'une sédentarité de propriétaires qui aliène les Berrichons : « Pour trop chérir vos aises, vous vous faites trop de besoins, et pour trop bien vivre, vous ne vivez pas. » (p. 143)

La mise en cause par le biais des forestiers d'un monde de propriétaires concerne aussi la musique. En effet en Berry, les joueurs de cornemuse patentés considèrent la musique comme leur propriété, comme un bien qu'ils vendent aux villageois lors des fêtes. L'arrivée d'Huriel à la fête de la Saint-Jean et tout ce qui s'ensuit constitue un épisode décisif pour comprendre le vent d'air frais que ceux des bois font souffler sur le monde renfermé des cultivateurs. Par le biais de la querelle entre Huriel et le père Carnat s'expose tout ce qui sépare les deux groupes. Au pays des blés la musique n'est pas un art mais une marchandise ; le père Carnat ne comprend pas le mot « artiste » par lequel Huriel désigne son activité de musicien. Après le départ du père Carnat, Huriel fait danser les villageois toute la nuit, transformant les réjouissances de la Saint-Jean en un vrai moment de liesse et de communion. Cette musique non vendue fait danser les Berrichons comme ils ne l'ont jamais fait et l'agilité des corps témoigne de l'action d'une puissance qui dépasse la simple allégresse des sens. À la fin de la danse, un véritable banquet collectif s'organise, avec chansons et partage des provisions. Enfin au lever du jour la fête se termine sur un rite de nature religieuse :

[...] au moment que le jour levant commença de percer à travers la feuillée, il y avait autour de nous une foule plus charmée et plus attentionnée qu'au plus beau prêche.

Alors [Huriel] se leva, monta sur son banc et présenta son verre vide au premier rayon du soleil qui passait au-dessus de sa tête, en disant, d'un air qui nous fit trembler tous, sans qu'on sût ni pourquoi ni comment : – Amis, voilà le flambeau du bon Dieu ! Éteignez vos petites chandelles, et saluez ce qu'il y a de plus clair et de plus beau dans le monde ! (p. 165)

Cette fête de la Saint-Jean, du plus long jour de l'année, devient donc l'occasion de célébrer la lumière, sous sa forme physique et bien sûr figurée. Au terme de la nuit, Huriel révèle les vraies valeurs dont il est porteur, celles de l'esprit et des Lumières. Il balaie les « petites chandelles » de la raison intéressée et leur substitue le « flambeau » d'une raison collective et d'un vivre ensemble régénéré par la joie de la danse. Notons ici l'habileté onomastique de la romancière : le nom qu'elle a choisi pour l'un de ses personnages-clés, Huriel, est surmotivé. Nous avons déjà dit qu'il évoquait la hure du sanglier. C'est aussi le nom d'une commune du Bourbonnais, qui rattache donc Huriel à un terroir en dépit de son nomadisme et le fait échapper au malaise lié à l'être dont l'origine serait totalement inassignable. Mais ce patronyme évoque aussi le nom d'un archange, Uriel, sans h, qui signifie « flamme de Dieu ». Uriel, selon certaines traditions, serait l'ange qui a lutté avec Jacob (ce qui ouvre des perspectives quant au combat nocturne du muletier avec Tiennet, mais aussi quant à son duel avec la figure presque métaphysique de Mal-zac). Il est logique aussi qu'il forme un couple avec Brulette, que son patronyme place elle aussi du côté de la

flamme, et qui figure la grâce parmi ceux des blés. Le fait qu'elle soit un peu paresseuse fait d'elle une Marie plutôt qu'une Marthe, défaut apparent qui du reste la sauve au nom même de la morale de la parabole évangélique. Que ce rapprochement soit avéré ou non, il n'en reste pas moins qu'Huriel apparaît dans le roman comme une figure de l'Esprit, un esprit qui agite la matière berrichonne par le biais de la musique et de la danse, et redonne à cette société le sens du vivre ensemble et des émotions spirituelles. Huriel s'adressant à Tiennet ne désigne-t-il pas ainsi les siens : « nous autres, esprits voyageurs » (p. 141) On reconnaît là une constante de l'œuvre de Sand, la figure du voyageur musicien (ou artiste) incarnant une spiritualité consolante et émancipatrice, comme c'est le cas du personnage de Consuelo.

Au pays de plaine lié à la propriété et au matérialisme s'oppose la montagne, plus fraternelle, et où souffle l'esprit. Dans une lettre de mai 1858 à E. Périgois, Sand tient des propos qui pourraient constituer un commentaire de son roman de 1853, et en souligner la lecture sociale :

Et puis, j'ai la haine de la propriété territoriale, je m'attache tout au plus à la maison et au jardin. Le champ, la plaine, la bruyère, tout ce qui est plat m'assomme, surtout quand ce *plat* m'appartient, quand je me dis que c'est à moi, que je suis forcée de l'avoir, de le garder, de le faire entourer d'épines, et d'en faire sortir le troupeau du pauvre, sous peine d'être pauvre à mon tour, ce qui, dans certaines situations, entraîne la déroute de l'honneur et du devoir.<sup>3</sup>

Pour conclure, le dernier des romans champêtres de George Sand élimine moins les problèmes sociaux qu'il ne le semble. Derrière le peuple des blés et le peuple des bois, il n'y a pas seulement le contraste de deux terroirs mais de deux modes de vie liés aux conditions de production et au statut de ceux qui travaillent (ouvriers, propriétaires). C'est un peuple non homogène que décrit ce roman. Or l'expérience de 1848 me semble avoir bien mis en lumière cette hétérogénéité du peuple, notamment à travers les différences entre celui de la France rurale et celui des villes ouvrières. Le peuple des bois rehausse la dignité des non-propriétaires, les dotant d'une culture et d'une forme de supériorité morale, pas seulement individuelle (comme dans le cas de la Fadette ou de la petite Marie), sur les propriétaires. En situant l'intrigue dans la période prérévolutionnaire (les années 1780), Sand a peut-être voulu désamorcer, à un moment où le roman feuilleton est très surveillé (*Les Maîtres sonneurs* a paru dans *Le Constitutionnel* début 1853), toute lecture politique rattachée au présent. Ce cadre temporel peut cependant aussi suggérer une réécriture des événements révolutionnaires (de 89 et/ou de 48) reposant sur une donnée de départ modifiée : et si ç'avait été un peuple régénéré et plus uni qui avait porté la Révolution ?

L'union des deux peuples au dénouement repose sur la combinaison des modes de vie et des vertus des uns et des autres ; elle semble surtout correspondre au but énoncé tôt dans le roman par Huriel, en proposant un « art de faire fortune sans devenir bête » (p. 141-2), donc une élévation du niveau de vie du peuple qui ne déboucherait pas sur un

---

<sup>3</sup> *Correspondance*, t. XIV, à E. Périgois, 30 mai 1858, 7858.

embourgeoisement matérialiste. Ce simple correctif à l'*Enrichissez-vous* de Guizot peut paraître un idéal un peu court. Heureusement, d'une certaine façon, la destinée de Joset apparaît comme la mauvaise conscience du roman – une version romantique de la fusion des deux peuples qui devrait être sacrifiée pour que la solution raisonnable advienne, une figure de pauvre à qui l'on ne fait place ni dans les blés ni dans les bois. C'est en effet à un troisième espace, purement mortifère, que Joset sera finalement assigné : celui des mares, où il cueille des nénuphars, et celui des fossés, où il finira pris dans la glace, lieux de l'eau stagnante ou figée, image à travers laquelle il faut peut-être entendre qu'en 1853 la question du prolétariat, comme la Révolution, est glacée.